

La 20ème série  
RAN 25 avril 74

# LE THEATRE A PARIS

## Hommage à André GIDE:

### « EDIPE » au Théâtre Marigny

La Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault vient de présenter, au Théâtre Marigny, l'« Edipe » d'André Gide. Ainsi, deux mois après la disparition du plus grand écrivain français de ce demi-siècle, hommage lui est rendu. Et le plus bel hommage, puisqu'il révèle une œuvre relativement méconnue, la plus dépouillée, sans doute, du théâtre de Gide.

Le mythe fameux sert de prétexte à la pensée gidienne pour y affirmer son non-conformisme foncier. Edipe est devenu, ici, l'incarnation de l'homme moderne. Débarrassé des superstitions et des terreur primitives, il porte ombrage à Tirésias, interprète de la volonté divine et, comme tel, vénéré par un peuple que sa crédulité maintient courbé. La réminiscence voltairienne est évidente.

Gide traite la légende avec une aptitude décevante. Mais cette irrévérence dans le ton, cette familiarité et ce modernisme qu'il prête à ses personnages n'offrent, avec les agréments de la parodie, que des similitudes toutes extérieures.

Certes, Gide ne répudie pas les effets de surprise et de dépaysement. Mais nous sommes loin des facettes de l'antiquité travestie, chère aux poètes burlesques et aux auteurs d'opérettes, loin encore du badinage poétique de Jean Giraudoux.

Chez Gide, la fine cocasserie qui naît du dialogue est rendue plus particulièrement piquante par l'allusion constante aux idées de notre temps. Et c'est dans ce cadre que la conception nouvelle du personnage d'Edipe prend tout son sens. Enfant trouvé, vainqueur du Sphinx, roi de Thèbes, il a rejeté le legs pesant de la tradition et de l'hérédité. Il s'en explique à Créon, le conservateur satisfait :

— J'ai hérité de l'incertitude plus de passé, plus de modèle, rien sur quoi m'appuyer, tout à créer, patrie ancienne... à inventer, à découvrir. Paroisse à qui ressembler, que moi-même. Que m'importe, dès lors, si je suis ou Grec ou Lorrain ? O Créon ! si soumis, si conforme à tout, comment comprendrais-tu la beauté de cette exigence ? C'est un appel à la vaillance, que de ne connaître point ses parents.

#### LE MOT DE L'ENIGME : « L'HOMME »

Le mot de l'énigme, « le seul mot de passe pour n'être pas dévoré par le Sphinx », c'est : l'Homme. Et cette réponse est la même, quelle que soit la question posée.

Et voici que se déclenche la « machine infernale ». C'est — Gide l'a noté dans son « Journal » — le drame du héros et qui passe, du bonheur dans l'ignorance à la connaissance malheureuse.

— Je me sentais moi-même une réponse à je ne sais encore quelle question », dit Edipe en parlant de sa jeunesse. Lorsqu'il épouse la reine Jocaste, sa mère, il s'est — sans le savoir — livré aux forces aveugles de l'hérédité. Et, après ces vingt années d'un engourdissement qu'il appelait bonheur, il comprend qu'aujourd'hui et le temps de la jeunesse est passé.

Traqué par Dieu, il l'accuse à son tour. Et, lorsqu'il s'est crevé les yeux, il tire la morale toute gédienne de son drame : « J'étais parvenu à ce point que je ne pouvais plus dépasser qu'en prenant élan contre moi-même. »

Telle est cette œuvre, à tant d'égards révélatrice de la pensée gidienne. Parée, par surcroît, de toutes les séductions de la forme et de l'intelligence, on comprend mal qu'il ait fallu attendre près de vingt années, après la création en

1922 pour qu'elle soit à nouveau présentée, grâce à Jean Vilar au Festival d'Art dramatique d'Avignon. C'est la mise en scène de

#### Par Jacques RIVES

Vilar qui nous est présenté au Théâtre Marigny. Plaine de goût et d'esprit, intelligente et rapide, à l'image de l'œuvre, elle donne l'illusion de la perfection atteinte sans effort. Et le remarquable décor de Léon Gischel, spirituellement stylisé, lui sert de cadre harmonieux.

Tous les interprètes sont remarquables : citons Anne-Marie Dasté (Jocaste), William Sabatier (Tirésias), Bernard Dharras (Édipe), Pierre Berlin confère une onctueuse saveur et une irrésistible onctuosité au personnage de Créon. Quant à Jean Vilar, il est lui-même Edipe. Il faudrait pouvoir analyser, ici, le jeu de ce grand interprète, dire la science de ses attitudes, détailler ses gestes, commentaires intelligents d'un texte pétrifié d'intelligence.

#### Pierre Viala triomphe dans « Les Centaures »

Comme chaque année, Paris a reçu la visite des Compagnies qui s'efforcent de défendre, en province, la cause du beau théâtre.

C'est d'abord le « Grenier de Toulouse » qui a présenté son spectacle « Métèque ». Aristophane — bien servi par une troupe joyeuse, pétillante, endiablée, où se distingue particulièrement Daniel Sorano.

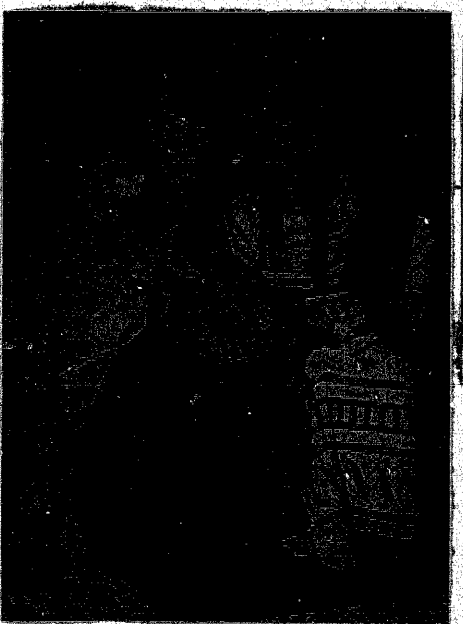
Puis, ce fut le « Centre Dramatique de l'Est », dirigé par André Clavé, il offre un répertoire plus austère qu'a, du moins, le mérite de s'enrichir de créations : « Il est minuit », de Jacques Schwabert, de Gilbert « Cabron », de « Les Centaures », de Max Campeseaux. Cette dernière pièce — un drame politico-psychologique à l'ombre des guères de religion — s'impose par la noblesse de l'inspiration et les belles qualités du style. Un jeune comédien, Pierre Viala, y affirme sa remarquable maîtrise dans un rôle ébouriffant.

Il vit intensément le drame de Pollock de Méré, assassin de François de Guise. Plein d'ardeur et de fougue, il atteint la virtuosité dans les scènes les plus spectaculaires (le cauchemar qui donne son titre à l'œuvre ou la folle chevauchée nocturne à travers la forêt). Et en même temps, il sait conserver à son personnage de meurtrier sa peur, sa sensibilité et une vérité humaine bouleversante.

Cette réussite, qui fait honneur à l'intelligence ferme et à la sincérité amoureuse de l'acteur, a été imposée aux critiques les plus sévères. Ceux-ci ont pu faire des réserves sur la pièce jugée parfois abstraite et froide; ils ont tous reconnu, du moins, les mérites du jeune comédien.

#### UNE REVELATION

Révéle-t-il y a quelques années par « Le Béatien du monde occidental », déclamé par le baron de Conservatoire, Viala a joué aux côtés de Dullin et L'Avare et « Richard III ». On se souvient surtout de son interprétation, il y a deux ans, au Théâtre des Mathurins, du « Retour de l'enfant prodigue » où il avait réussi



à accorder, subtilement sur les visages plus ébouriffés, l'interaction du texte de Gide.

Ce fut un grand succès. Son jeu, André Clavé engagea Viala au Centre Dramatique de l'Est, où il joua tout d'abord « Les Caprices de Marianne ». Et ainsi, pendant deux saisons, il s'est trouvé associé à la vie du Centre, jouant de Strasbourg à Nancy et de Metz à Belfort, tour à tour héros de tragédie, « Arle-

quin » et amoureux, jeune premier de Molière.

Il aime cette vie errante qui lui permet de se consacrer au théâtre. Modeste et humble, il sait que le cinéma, comme les rapides assomptions, il a choisi cependant des chemins plus difficiles, mais aussi plus exaltants. Souhaitons une consécration prochaine, bien due à tant d'insouciance efficace et de jeu authentique.

Les grands drames policiers du siècle dernier dans

L'Echo du Noir

qui commence dimanche sa série de nouvelles illustrées :

« LE CRIME NE PAIE PAS »